

AIAD
L'ABSOLU



Roman

I.

Assis à cette table, je voudrais créer, inventer. Mais le soir, jeune homme, la vie n'est plus un souffle. La vitalité se recherche à l'extérieur. Alors, le corps s'installe devant un écran. Devant une scène. Devant une rue, à une brasserie. Et l'extérieur remplit le vide intérieur, provoqué par l'abandon de notre identité, la journée, pour asseoir notre survie. Les « non », nous le savons, fragilisent les parcours professionnels. Alors, systématiquement, les prudents disent « oui ». Ils contentent les exigences venues d'en haut, n'écoulant pas leurs besoins : seulement leur besoin de survie.

Le corps demeure, jeune homme. Mais pas dans la même posture. Il se désarticule sous les cadences. Et la vie, qui nous parlait autrefois de nos envies profondes, à ne plus être prise en compte par la raison, commence à se taire. Les journées deviennent mécaniques, et nous des automates. Nous nous oublions. La jeunesse, en terrasse, rayonnante, est un miroir qui nous renvoie notre fadeur actuelle. Nous étions comme eux, autrefois. La conscience réalise alors l'absurdité d'une situation, où des années d'effort, conduisent un homme, à ne plus s'endormir en rêveur, mais seulement à se lever en automate.

Cette lumière à l'intérieur de nous nous manque. Le simple plaisir de pouvoir s'estimer. De sentir une puissance, et une douceur. Dès lors, les rêves délaissés, sont à nouveau considérés comme le chemin légitime pour se tourner vers l'achèvement. La raison cesse d'être notre unique conseiller : la poursuite des codes de la société ayant échoué à garantir notre sécurité, le corps finissant toujours par fléchir sous l'écroulement du sens. L'absurdité nous détraque, peu à peu. Et un jour, le besoin d'équilibre comprend la nécessité d'inclure également dans la vie ce que propose notre âme.

D'où ma présence, ici, ce soir. Pour créer, imaginer, me projeter. L'énergie certes confisquée par une journée à m'oublier, mais en même temps reconstituée par ses marques de tendresse. Jamais je n'aurais pensé faire l'éloge de la tendresse, jeune homme. A votre âge, je jurais seulement par la passion. Mais la passion pille. Notamment la confiance : ce trésor qu'il nous faut parfois des années à constituer, et qui sans réponse de sa part, nous est volé en un silence.

La confiance : voilà pourquoi la tendresse. Retrouver deux yeux, deux miroirs déformants, qui nous renvoient, à nouveau, toute l'affection que nous avons autrefois pour nous-même. Ces yeux sont une

joie. Son âme, un radeau. Et même si son corps n'est pas de ceux que nous placardions, un peu plus jeune, sur nos murs, nous lui ouvrons grand notre futur, tant cet être soudainement nous sauve du néant. Voilà, jeune homme, comment bien d'adultes laissent un jour la tendresse s'introduire dans leurs vies.

Comment ? Cela ne représente-il pas qu'un vulgaire compromis ? Dans un sens, si... Mais, personnellement, mon corps, jeune homme, m'a peu à peu fait ressentir qu'il ne pourrait suivre sans répit le rythme imposé par mon âme. D'ailleurs, à en regarder de plus près l'Histoire, voyez tous ces génies devenus fous, de ne pas avoir eu la faiblesse ou quelque part l'intelligence finalement de se trahir. Combattre, sur la durée, épuise... La vie est si difficile. Le chemin est si long. Heureusement qu'on ne connaît jamais la longueur du chemin, on y préférerait sinon pratiquement toujours la largeur des fauteuils. Naïf, un jour, je me suis lancé dans une aventure, qui aujourd'hui me dépasse. Et dire qu'autrefois, même l'échec stimulait ma volonté, je l'appelais apprentissage. Aujourd'hui, mon jeune ami, de l'école de la vie – tous ces apprentissages - je m'offrirais volontiers des vacances. Je sais que cette notion vous parlera et saura vous séduire. Des vacances. Ma propre énergie a fini, peu à peu, par

m'épuiser. J'y croyais, et un jour, je n'ai pu que constater, que chez moi, la réflexion n'amenait plus l'action, séparées qu'ils étaient désormais par le doute. C'est à cet instant, que j'ai ressenti l'urgence, d'apporter de la tendresse à mon existence, comme pour y insuffler la nouveauté d'un souffle. Depuis, sans elle, pour me redresser, les soirs, tout contre moi où elle s'allonge, je ne pourrais afficher à nouveau cette confiance et cette énergie pour me rediriger direction les sentiers de la gloire. Elle a cette tendresse dans les yeux... Ces mots d'esprits qui trahissent toute une âme... Quand je doute, je n'arrive pas à y croire que ce soit moi qu'elle ait choisi. Et pourtant... Comment ? Pourquoi continuer à me fatiguer en pure vanité, si le bonheur finalement est déjà sous mes yeux ? Ah, jeune homme, vous êtes bien curieux... Mais comme votre perspicacité n'a rien à envier à votre audace, avec plaisir, sur le champ, je m'en vais vous répondre.

Sachez qu'il ne se passe pas une seule journée, sans que ma raison ne me présente, avec éloge, les vertus de ce que l'on appelle « le contentement ». Je comprends ces vertus. Comme un croyant envers sa religion, je rêverais que la révélation m'accroche enfin des certitudes. De plus, quand je regarde son visage... Oui, c'est elle sur la photo... Je me dis quel

homme pourrait y voir le visage de la défaite. Sinon, dans ce cas, je connais bien du monde, peut-être même vous d'ailleurs, qui goûterait volontiers aux charmes de la déception. Cette femme est unique. Unique et je le sais. Malheureusement, dès que je me vois à nouveau fort dans ses yeux... A nouveau grand, elle, allongée, à la fois victime et complice, toute entière offerte à ma créativité d'homme... Dans ces moments, je redeviens l'enfant invincible pour qui seul l'absolu finalement dans cette vie n'a de sens. Je me rappelle, à ce moment-là, tous ces corps anciennement placardés sur mes murs... Un harem de papier, dont il me semble désormais mérité de le voir débarquer sur-le-champ. Et alors qu'elle m'invite à serrer tout mon être contre le sien, je fais mine d'y trouver un plaisir sans mesure. Mais au fond de moi, je sais que je suis ailleurs maintenant. L'inconfort de ce corps que je méprise soudain, me rappelle le chemin qui me sépare de mon but.

Comment ? Je suis un homme des plus savants ? Je connais bien des choses ? Pour dire la vérité, jeune homme, je crois que je suis aussi fier de comprendre, à ce point, quel homme je suis, qu'aujourd'hui honteux, de constater, comme j'ai fait de la vie, à ce point, un objet de tourments. Vous en savez certes moins que moi, mais si je vous proposais d'échanger

mon sourire contre le vôtre, vos yeux rieurs contre les miens, soyons francs, nous saurions établir dans quelle partie de la transaction, entre nous deux, s'est glissée l'étendu d'un voleur. Les adultes sont des chercheurs d'insouciance. Les jeunes des chercheurs de savoir. Non ? Ne vous arrive-t-il jamais d'engager la conversation avec plus vieux que vous ? De leur faire croire que votre intérêt est mû par le respect, alors qu'en réalité c'est votre ambition personnelle que vous servez en sous-main ? Je me souviens... Quand je discutais autrefois avec mes aînés, j'avais certes, tout d'abord, de la tendresse, pour ces cobayes de l'Histoire. Ces soldats envoyés les tout premiers, avant nous, au front. Mais une fois ces politesses évacuées, j'étais impatient qu'ils me résumassent, en une poignée de minutes, plus de trente ans de vie, pour faire égoïstement l'économie de reproduire les mêmes erreurs. Cela vous arrive également de le faire ? Grâce eux, vous apprenez beaucoup, mais êtes un peu gêné ? Croyez-moi... Ne le soyez pas... Comme vous, je me voyais un peu bandit à extorquer les vieilles personnes. Mais quelques années plus tard, j'ai compris, que ces mains sages et ces visages ridés m'auraient livrées tous leurs trésors, sans même la menace de l'intérêt et de l'amour que je semblais sincèrement leur porter. Comment puis-je en être aussi sûr ? Jeune homme, regardez : que fais-je

depuis quelques minutes avec vous ? Vous ne me demandez rien, et pourtant, en souriant, voilà que je vous donne tout.

Vous savez... Il arrive un jour où la fatalité vous renverse. Où votre optimisme comprend que son temps finalement est passé. Vous pleurez alors une vie incomplète. Vous qui vous croyiez être la finalité d'une espèce, vous pensez alors que la vie n'a de sens. Mais très vite, vous lui trouvez une autre valeur pour rendre la suite du chemin exaltante. Vous n'êtes plus la fin, vous devenez un moyen, un enseignant : vous donnerez les armes à d'autres personnes pour continuer la lutte. Une vie perdue n'a de sens, que si elle se voit sacrifiée au service de quelque chose de plus grand, qu'on appellerait Histoire, ou famille, pour les moins arrogants d'entre nous. Ma vie est-elle perdue, sacrifiée déjà ? Jeune homme... Laissez-moi encore un peu de temps avant de partir en martyr... J'y crois. Je n'y crois plus. Je veux tout vous enseigner, tout en me laissant vous concurrencer sur les femmes les plus belles.

Que m'est-il arrivé pour vous dire tout cela ? Qu'ai-je donc vécu ? Je ne sais exactement par où commencer. Peut-être le lycée. Oui, seize ans, je me souviens. J'entre dans cet établissement. Et là, devant mes yeux, une découverte...

II.

Seize ans. J'entre dans cet établissement, et en fait je sens que c'est dans ma vie que je pénètre enfin. L'existence commence, car une conscience vient de naître. Un calme, un pouvoir de réflexion. La possibilité de ne plus répondre aux émotions, seulement de manière brutale, par l'obéissance, ou la désobéissance. La satisfaction de l'autorité, ou de mes propres pulsions. Non... Désormais une intelligence nouvelle en moi comprend l'extérieur, le satisfait, mais sans jamais oublier de tendre vers mon horizon. Et à seize ans, l'horizon est maintenant fixé : la beauté. Tout l'esprit est désormais tourné à contempler la splendeur, et par souci de réciprocité, à l'incarner également.

En moi, et autour de moi, partout une beauté se développe. Qui ne se réduit pas encore à l'esthétisme, figé, qu'imposeront plus tard les responsabilités, qui exigent de se taire, de tout accepter, pour rester intégré et toucher un salaire. Non, à seize ans, les exigences matérielles sont encore très loin. Les personnalités ainsi se développent dans toute leur étendue. Elan permanent, et l'être découvre ce à quoi peut ressembler la plénitude d'une vie. Amitié. Amour. Les corps se développent. Les esprits

s'affûtent. Les cours de récréation deviennent des champs où se récoltent : les plus impérissables des souvenirs. Les plus belles scènes se jouent, ici, dans ce théâtre, improvisé sur la pierre, et ouvert sur les cieux, que des entractes – les cours - malheureusement plus longs que le spectacle en lui-même, viennent entrecouper, comme pour nous inciter à ne rien louper de chaque représentation. Assis, de la fenêtre, discrètement nous l'observons : le préau. Le temps peine à traverser les heures. Les cours ne sont finalement là que pour attendre leur fin. Une seule envie, dans la foule, la retrouver des yeux. C'est la vision de cette fille qui nous rend désormais l'école obligatoire. Jules Ferry c'est elle. Son sourire. Sa gestuelle. Ses lèvres. Beauté injectée en pleins yeux... Hormones bombardées en pleines veines. Tout notre corps nous désigne la direction du sien, et pourtant, nous ne comblons pas encore l'espace qui nous mène jusqu'à elle.

Plus tard, la peur d'oser nous quittera... Mais elle ne sera alors plus là pour accueillir enfin notre courage... En réalité, plus exactement notre désespoir... Cette solitude soudaine qui transforme le jeune adulte en aventurier hasardeux du cœur. En une personne prête à subir tous les rejets. A entendre ces refus, qui remplacent les visages de beauté, par des

figures permanentes de défaite. L'abandon, de toutes les façons, n'est plus un risque, quand il est déjà au travail, au quotidien, une réalité, à ne plus sentir de vraie fraternité dans aucuns yeux.

La solitude... Ne pas savoir qui appeler, le soir, qui retrouver, pour se livrer et partager... Je le sais, jeune homme, c'est impensable à dix-huit ans. Moi aussi, à l'époque, mes amis étaient ma vie. Nous nous promettions, tout comme vous, je le pense, de ne jamais nous quitter. Mais la communion est aisée, quand l'objectif fixé permet le respect de toutes les diversités. Humaines...

Certains, vous l'observerez, sont attirés uniquement par les sommets. Ils veulent tout gravir, au plus vite, quitte à s'oublier : l'esprit devenant souvent comme un tyran pour le corps. D'autres, sont bien plus placides, conciliants. Moins obsessionnels, ils se laissent porter par le flot du temps qui passe, et observent, calmement, le passage de chaque instant. L'objectif de l'époque, au moins la moyenne, satisfaisait les deux types de personnalités. Les exigeants pouvaient partir, chaque soir, gravir des sommets académiques, à la clarté des lampes, pour rejoindre une estime paternelle conditionnelle. Les autres, moins obsessionnels quant à l'idée de se faire l'allégorie d'une quelconque perfection, pouvaient,

eux, faire preuve d'un certain ménagement, décidant qu'il était déjà fort louable, d'assurer l'essentiel, en faisant l'essentiel : c'est-à-dire pour eux finalement le minimum... La moyenne...

Chacun d'entre nous, ainsi, voluptueusement se développait : dans une compétition toujours par rapport à soi, et non contre les autres. Douceur de la coexistence. L'individualisme était constamment tenu à l'écart, repoussé à la surface des tee-shirts. Et autorisé à s'exprimer, que le temps de la revendication théâtralisée, et heureuse, de chacune de nos passions personnelles. Chaque être sereinement s'affirmait, dans l'intimité d'un groupe, dont personne ne remettait jamais en cause la priorité, sous peine, dans la minute, de s'en voir mentionner l'exclusion. Cette solidarité, cet amour entre nous, entre frères, entre soeurs, trouvait son apogée, quand nos pas sur les pavés, martelaient notre refus de tout manquement au principe de générosité. Nous étions beaux, j'y repense, jeune homme, quand le sort de l'humanité était une priorité pour tous, et non, comme plus tard, uniquement un fantasme pour un.

Oui, exactement comme votre génération, je l'imagine, mes amis et moi, condamnions sans relâche l'individualisme forcené. Mais, soudain, 20/25 ans, la chemise enfilée, et voilà que l'égoïsme

cesse, brutalement, d'être contenue à la surface des vêtements. L'individualisme s'étend. Les anciens masques de fraternité tombent. Les véritables visages apparaissent à la lumière de la survie.

La survie, l'autonomie : devenir responsable du loyer, d'un foyer, et constater, jeune homme, que beaucoup limitent leur vision de l'humanité, d'un coup, à leur seule intimité. L'extérieur ne devenant pour eux uniquement qu'un spectacle.

D'autres amis, si soucieux autrefois de l'équilibre à la périphérie de leur vie, font d'un coup taire leur empathie, à contrecœur, submergés d'engagements. Leur vie s'offrait pourtant autrefois le temps du doute, cette respiration des sages. Mais la société est devenue si faible, à s'exhiber si forte, qu'elle s'évertue à convaincre le moindre penseur que le courage ne peut s'exprimer que dans le jugement et dans l'action. Ainsi, beaucoup... Pour ne pas risquer de faire différemment de la majorité : agissent. Ils s'engagent. Dépourvus de certitudes, ils observent ces illuminés, avec entrain, se diriger ensemble vers la même pénombre. Et la loi du nombre finit de les convaincre qu'à la fin du chemin, tous ensemble, ils trouveront la lumière. La clarté qui couronne une vie que l'on quitte, un jour, sans l'ombre d'un regret.

Malheureusement, jeune homme, la morosité du présent, concrètement pour eux, rapidement se fait jour. Sous-estimés, les contrecoups des engagements peu à peu s'y dévoilent. Et c'est alourdis d'une pierre à leur pied, que ces anciens penseurs - si paisibles autrefois sur leur socle - sont maintenant contraints, sans relâche de marcher, sur une route inchangée en longueur, mais la lenteur - temps et finance à la routine à dédier - désormais les empêche de rêver de la fin espérée. La liberté consiste, dit-on, à choisir la nature de ses chaînes... A s'imaginer le bonheur de Sisyphe. Mais ces gens ne se sont pas imaginés la lourdeur du rocher, pour imaginer la joie de le pousser la longueur d'une vie.

Jeune homme... Que je vois, là, fort, souriant, déterminé, s'il vous plaît, pensez-y, le jour où vous viendra l'envie d'épouser le destin d'une femme, de confectionner le futur d'une rose ou d'un chou. Et d'offrir, à ce tout, l'immortalité d'un sanctuaire que l'on se paie sur la promesse d'une richesse aujourd'hui qui n'est rien. Attention... Je connais bien des gens passionnants qui se sont pleinement accomplis de la sorte... et j'espère, un jour, moi-même, pourquoi pas... me lancer dans les cigognes et les choux... Mais la dépendance pécuniaire a un coût, qui pourrait vous inciter à accepter bien des choses

qui vous rendraient aujourd'hui si honteux de vous-même. Pour l'instant, la menace, je le sais, n'est que vague dans votre esprit. L'injustice et la mort, jeune, sont des sonorités qui seulement nous traversent. Les mots rebondissent à l'intérieur de nos pensées, quand les sons prolongent une réalité, et qu'ainsi la bouche imite ce que les yeux ont vu. Quand vos yeux verront l'injustice rôder dans les bureaux décroisés, et les gens rester passivement derrière leur table à ne rien faire... Le son ne vous traversera plus... L'idée vous hantera ! Et alors tout dépendra du regard que vous porterez sur vous-même.

Vous pourrez accepter : l'inacceptable devient simple fatalité, quand on ne se considère plus comme la finalité d'une espèce, mais déjà comme un moyen, pour les générations futures, à notre place de s'accomplir.

Ou alors résister ! Combattre ! Acte d'amour pour un peuple, de respect pour la vie. Récompensé, au mieux, par l'inscription de votre nom, sur l'un de ces lieux d'étude, où vous n'évoquerez que la même lassitude dans l'inconscient de leurs occupants. Au pire, le combat n'aboutira qu'à la disparition de votre souvenir, en même temps que s'éteindra la dernière personne qui vous aura connu. Oui, au théâtre du monde, jeune homme, on programme principalement

des drames, et quelques comédies, qui pour ne pas sombrer dans la tragédie, ont dû se résigner à s'accommoder avec le non-sens, avec l'absurde.

L'âme au début d'un rêveur, que mes yeux, incrédules, ont fini par plonger dans le vague, je sais bien quel spectacle, mon existence achevée, offrira à la curiosité des vivants qui par... Hasard... Ou tendresse... Auront décidé de faire une pause dans leur vie, pour m'arracher à l'oubli, depuis ma disparition, qui suspendait la mienne. Je serai pour eux un autre cobaye de l'Histoire, un énième soldat envoyé le tout premier au front. A quoi bon combattre quand le seul changement ne sera pas sur la Terre, mais comme tout le monde, à la fin, uniquement en dessous ? Je vais vous le dire jeune homme : le courage aux allures de folie, de penser que la fatalité n'est pas une fatalité, avant que celle-ci ne décide enfin de se manifester, pour corriger votre arrogance.

Refuser l'injustice ! Combattre ! Seulement, nous sommes fatigués de la procrastination de génération en génération. Partout, les populations bedonnent, mais pour les libertés rien ne bouge : obésité de l'Histoire. Dès que les hommes s'alourdissent en âge et en pensées comme autant de regrets, ils soulagent leur verticalité, en transférant sur les épaules de leurs héritiers, la charge du courage et du songe. Ces

derniers acceptent l'excédent, le sourire plein les dents, fiers de prouver qu'ils ne sont plus cette fragilité qui n'aurait pu encaisser l'idée de la mort des deux êtres qui l'entourent. Pendant un temps, ils poursuivent leur chemin, seuls, le buste droit, la colonne alignée sur la gloire qu'ils imaginent aisément à la fin du parcours. Et puis peu à peu, c'est désormais eux qui s'alourdissent de ces regrets, quand la révolution n'est plus qu'immobile. Que leur vie tourne en rond, en rond, à l'exclusion d'une jeunesse linéaire pour toujours qui se quitte. Fatigués, ils ne pensent plus à aller jusqu'au bout du chemin. Ils se poussent sur le côté comme on rabat ses rêves. Et dès que leurs héritiers sont en âge de marcher, ils leur délèguent à leur tour la charge du courage et du rêve. Et si un jour, par magie, la fatalité ne frappe pas l'Humanité mais seulement les Hommes : qui accepteraient de se voûter le dos. Courbés ainsi mais le cœur fier, de voir qu'hier est un point au loin pour toujours, enfin, que l'on quitte, à la vitesse inégale d'une volonté commune, qui nous fait fondre avec envie sur demain.

Aujourd'hui, demain est loin. On ne fond pas. Même plus en larmes. Le drame est que l'Homme feint de s'habituer à tout. L'explosion n'est plus visible, elle est interne. Nous consommons, autant

que nous nous consomons de ces interrogations, sans réponse, qui nous arrivent en plus grand nombre à la mesure de l'âge. Je vous l'ai dit : je suis honteux de voir, comme j'ai fait de la vie cet objet de tourments. Jeune, moi aussi les interrogations des adultes me provoquaient le rire. Si vous aviez vu, mon scepticisme, inviter cet enseignant à monter sur l'estrade, pour de là, y transmettre l'amour de la sagesse à des chaises vides. Cet homme de trois fois ma jeunesse, m'encourageait à penser à ce combat que représentait la liberté, alors que j'étais en vacances un quart de ma vie. Et que les midis, les matinées, les soirées, les semaines en leur fin, je partageais mon quotidien avec des hommes et des femmes uniquement que mon humanité avait choisis. La liberté était un don dans lequel je baignais, et il voulait que j'en fisse soudainement l'obsession d'une quête. L'incompréhension qui nous séparait, ne pouvait nous unir que le temps de ces échanges obligés d'une huitaine de feuillets, où mon noir s'efforçait distinctement à s'exprimer pour convaincre son rouge de se taire. L'amour de la sagesse était moindre que le plaisir que je trouvais, à poser ma plume. Refermer ses livres ; et retrouver mon don. Finalement, l'espace de quelques heures avec lui, la conquête qui n'en était pas une, le devenait : laissant filer, avec une pointe de

minauderie cette question : « pourquoi gâcher sa jeunesse, le nez dans une encre légitimant la nostalgie, alors que la meilleure façon d'honorer cette pensée, serait finalement, à notre époque, de goûter à la jeunesse, et donc d'ignorer ces écrits ?

La réponse, jeune homme, n'est en réalité pas l'évidence de ce rire, à cet instant, qui s'immisce dans ma voix. Oui, délaissés ces écrits philosophiques, hier, m'aurait offert d'autant plus de souvenirs, qu'aujourd'hui de souffrances. Le temps perdu au milieu du désert d'une classe, je l'ai gagné, par la suite, au milieu du désert d'une vie. Quand le don a cessé d'être don, à tout jamais pour se faire cette lutte qu'on perd. Quand le manque nous rend à l'évidence, que l'évidence finalement ne l'est plus. Toutes ces citations, hier, négligemment rangées dans mes pensées - comme au fond d'un tiroir, à la hâte, une lettre - me sont revenus soudainement à l'esprit tel un flash. Des maximes que j'ai commencé à me répéter, à l'infini, avec envie. Comme on se délecte de ces écrits froissés, ressortis avec empressement, dont on n'en comprend que maintenant l'évidence d'un sens autrefois si caché.

A nouveau l'importance que les paroles relaient ce que les yeux ont aperçu, déjà, pour que de simples mots, en dépit du commun de leur usage, vous

transpercent. Syllabe par syllabe. Le long d'un agencement frisant le chamanique. Les lettres, précautionneusement positionnées dans une phrase, que finit par soupirer le point, font jaillir - dans la pénombre - la lumière ; l'infini des perspectives, soudainement, dans les tréfonds d'une impasse.

Cette sorcellerie, organisée par les sages, n'efface pas à la vitesse du son la vision de ces entraves à la plénitude de l'existence. Mais de se lire. De se voir, avec autant d'exactitude, dans le reflet de la précision des mots, nous extrait - nous solitaires - de cette prison, dans laquelle de notre propre chef nous nous enfermons, pour nous injecter, à petit feu, la démence dans les veines.

Quelqu'un... Quelque part... Au milieu de l'immensité d'une Histoire, où nous ne sommes que rien. Au milieu de l'étendue d'un monde, où nous ne sommes que point. Un être nous dit : « oui, je sais l'ennemi invisible qui dévore votre âme. Regardez, je l'ai enfermé dans ces flacons de sons qu'un point à tout jamais a su refermer. Et vous pouvez maintenant l'observer, le contempler. Et vous souriez. Vous êtes le dominateur, c'est maintenant lui le dominé. »

Être compris, je le sais, jeune homme, paraît si ordinaire. Quel investissement cela nécessite de

comprendre les autres ? Aucun engagement. Aucune promesse. Seulement ouvrir les oreilles et les yeux, et se dire avec intelligence, que le bien-être pour eux, n'est peut-être pas le même de ce qui rend profondément heureux les humains comme moi. Cela paraît si peu. Cela n'a pas la chaleur de l'amour qui enflamme les yeux. Cela n'a pas la magie de la passion qui nous rend immortels, corps contre corps, bouche contre bouche, nous devenons des dieux. La compréhension est froide et distante mais elle vous fait aimer votre réalité, là où l'amour en finissant toujours par vous montrer son dos, vous apprend à la haïr.

Voilà, jeune homme. Ces heures que je pensais à tout jamais perdues au fond d'une classe... Ces paroles d'enseignant pour toujours envolées dans les airs m'ont appris plus tard, à accueillir ma réalité. A l'accepter. Sans toutefois renoncer. Certaines devises maintiennent l'élan du rêve, en y intégrant un quotidien limitant, qui nous éloigne des cieux. Quelles devises ? Je vais vous citer l'agencement de mots qui modifia ma vie. Cette incantation, je préfère mettre en garde, va autant vous fasciner, que tristement vous décevoir. Car la vie est ainsi. Plus l'univers nous paraît vaste, d'inhumanité, de violence, de douleurs, plus la véritable réponse se trouve à

l'intérieur de nous ; dans l'intime. Agir sur soi peut paraître incongru quand la menace vient de l'extérieur, mais s'occuper en premier lieu de son cas, présente bien des avantages, notamment que voici.

Se consacrer, en priorité, à sa personne, est la garantie d'un contrôle direct sur le sujet dont vous souhaitez obtenir l'amélioration. Aucune interface entre l'objet d'étude et vous-même. Vos probabilités de succès s'en trouvent améliorées, et ainsi votre satisfaction d'observer au quotidien l'humanité progresser, même s'il ne s'agit pour l'instant uniquement que de vous.

Les autres ? Oui, je le sais. Le vrai courage est de prêcher au-delà des convertis, et n'y a-t-il plus grand converti par nature que soi-même ? Malheureusement, vous verrez comme les individus, au milieu de tous leurs engagements, ont si peu de temps à offrir à la vérité pour se laisser instruire. Happés par la vie fonctionnelle, ils se rendent disponibles au monde, un reliquat de minutes par journée. Et avec si peu de disponibilité pour audience, les voilà qu'ils accueillent plus volontiers la simplicité, que les nuances de la pensée complexe. La facilité, les soirs et les matins, se présente à eux. Leur vend la corrélation pour causalité, et ainsi la paresse pour science. Charmés par cette simplicité, si bien

déguisée par la rhétorique en savoir, ils se laissent convaincre. Cette pensée ne changera profondément rien à leur vie. Ils désigneront des cibles, parfaits coupables, qui une fois appréhendés, ne feront disparaître le mal. Parfaits coupables, pour certains, qui donnent l'impression de pleinement aimer à se rendre détestables. Ces communautés fermées, notamment, qui à limiter le principe de fraternité, finissent par le dénaturer. La solidarité protège. Mais quand elle exclut, en cautionnant toutes les actions de ses membres, même les pires, elle fait perdre sa légitimité à tout un groupe et devient une cible idéale qui détourne malheureusement les conversations des vrais problèmes de la vie. Entre solidarité et mérite, chaque société, jeune homme, vous le verrez, peine à se trouver un idéal de justice.

Et au final, les débats si souvent sont d'un creux. Et les gens pour un rien font des yeux. Croyez-moi, cela nécessiterait trop de temps pour un homme de convaincre une foule. Et nous avons déjà tant à faire à résoudre ce mystère, à nos yeux, que nous sommes. Cela paraît anodin, relevant de l'infime, de s'occuper uniquement de son cas. Mais l'équilibre dans une vie si rarement ne se laisse entrevoir. A peine a-t-on surmonté ce que nous pensions le défi d'une vie, que voilà qu'il nous faut affronter la nouveauté d'une

expérience, qui nécessitera en partie de modifier à nouveau la personne que nous sommes. D'où cette invitation, jeune homme :

« Contentez-vous de vous améliorer. C'est tout ce que vous pouvez faire pour améliorer le monde »¹.

Jamais, je n'aurais pensé être autant influencé par la simplicité de ces sons. Ce sage, d'un rien, a sublimé ma vie, et je ne perds pas espoir qu'il en soit un jour de même pour la société dans laquelle nous vivons. Vous verrez, bien souvent, les Institutions, pour ne pas devoir effectuer leur remise en question, se retranchent derrière vos erreurs de parcours pour justifier les raisons d'un malheur personnel. Ainsi, si en dépit de vos efforts, le constat est encore à la mélancolie d'un cœur, la société ne pourra que reconnaître - même si elle le fera du bout des lèvres - que des « choses » doivent être améliorées, pour qu'une énergie personnelle en quantité suffisante en entrée de société, garantisse un bonheur épanouissant au sortir d'une vie.

Pour l'heure, la conversion volonté/bonheur n'a pas l'efficacité de la modernité de ces usines. Qu'à cela ne tienne... Contentons-nous de nous améliorer

¹ Ludwig Wittgenstein

et de rêver de ces mêmes rêves qui enflammaient nos désirs de jeunesse. Si vous saviez, à la sortie du lycée, mon ambition était proportionnelle à ma méconnaissance du monde, ce n'est donc pas peu dire. Mon ambition allait même se faire assassin du premier de mes amours. Que voulez-vous, j'ai toujours cru que la grandeur d'une personne était proportionnelle à la taille de ses rêves. Aujourd'hui ? Vous voulez mon avis ? Je vous le donnerai seulement à la fin. La satisfaction doit expérimenter ce que l'effort, l'attente, peut lui apporter en terme d'amplification.

J'avais moi-même, d'ailleurs, attendu dix-huit ans, avant de m'élancer enfin par-delà les frontières originelles de ma vie. Dix-huit ans... Quand ce train est entré en gare, direction...

Dessin couverture : Flavie Dony

Editeur : Sylvain Hatik

Conflans-Sainte-Honorine

Juillet 2018

© AIAD

ISBN : 979-10-90668-27-0

www.aiad.fr